

que l'on s'attache par des jouets ou des friandises, et notre amour propre n'en est point blessé ?

Allons ! réveillons-nous ! Cherchons la récompense de nos travaux, non dans les médailles de nos voisins, mais dans notre propre satisfaction du devoir accompli ; n'allons point gâter par ces enfantillages les grands et sublimes travaux qu'ont faits nos pères ; sachons rester sujets loyaux de l'Angleterre tant en se passant de ses titres et de ses rubans, nous n'en serons que plus respecté et admiré.

*Pierre Bidard*  
A suivre

## L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

### I

Le 1er septembre, s'est ouvert à la salle Cavallo, sous le patronage de M. L. O. David, une exposition des beaux-arts, la première sans doute qui ait été faite au Canada. C'est à l'énergie et à l'activité de MM. Pruneau et Etienne que nous la devons.

Ce n'est pas une affaire ordinaire que de monter une exposition, surtout quand il s'agit d'une exposition de beaux-arts. Aussi les difficultés n'ont pas fait défaut, et il a fallu un courage surhumain pour aller jusqu'au bout.

Cependant, en dépit de tous les obstacles, les organisateurs ont réussi à grouper de beaux travaux en peinture, en statuaire, etc. Vraiment, on est émerveillé de voir un aussi grand nombre de beaux ouvrages réunis dans une même salle. Et l'aspect de la salle Cavallo, avec toutes ses peintures, ses statues, ses travaux en tous genres et ses décorations, est splendide à voir. Aussi ceux qui y sont allés une fois, désirent-ils y retourner une seconde et même plusieurs fois.

MM. Pruneau et Etienne, en organisant cette exposition, ont eu un beau but en vu : celui de doter Montréal d'une exposition annuelle de beaux-arts, quelque chose comme le Salon de Paris. Comme beaucoup d'autres, ils s'étaient aperçus que la création d'une exposition semblable était devenue presque une nécessité, vu le grand nombre d'artistes que nous possédons au Canada.

Car si nous voulons que tous ces jeunes artistes de talent que nous possédons puissent vivre et avoir un peu de notoriété, il faut nécessairement leur fournir les moyens de se faire connaître. Et il n'y en a pas de plus excellent qu'une exposition de leurs œuvres.

Les organisateurs réussiront-ils dans leur noble et généreuse entreprise ? Nous en doutons fort, si nous en jugeons par les débuts.

Du côté des artistes, on a bien répondu à l'appel, et nous n'avons rien à leur reprocher ; ils auraient pu être plus nombreux, sans doute, mais il y en a cependant assez pour rendre l'exposition variée et intéressante.

Mais du côté du public, nous ne pouvons pas en dire autant. Lui, est demeuré tout à fait indifférent au mouvement, en dépit de tous les appels qui lui ont été faits. Et les jeunes artistes, en conséquence voient leurs toiles décorer les murs d'une salle presque vide de spectateurs.

N'est-il pas honteux pour une ville comme Montréal de montrer un tel dédain à l'endroit des beaux-arts ? Tandis que l'on voit le public se porter en foule en certains endroits pour voir des équilibristes, des saltimbanques, des chanteurs sur le retour, des danseuses de café-concert et autres choses du même acabit, on ne trouve personne pour donner un peu d'encouragement à une grande et belle œuvre.

Pourtant, les jeunes artistes qui exposent leurs travaux à la salle Cavallo méritent autre chose que de l'indifférence, car ils ont du talent, du courage et le désir d'attirer sur leurs noms l'attention, et par cela de faire honneur à leur pays. Comme tous ceux qui s'occupent d'art, ils sont pauvres et ne peuvent vivre que du pro-

duit de leurs travaux. Que feront-ils, si le public ne les encourage pas ? Nécessairement il leur faudra prendre le chemin de l'étranger.

Et quelle perte pour notre pays que le départ de tous ces jeunes gens courageux, qui, à force de travail et d'économie, sans maître et sans aucun aide, se sont faits ce qu'ils sont. Certainement, parmi eux il y en a qui seront des maîtres dans l'avenir.

Non, non, cela n'arrivera pas, nous l'espérons en dépit de tout ; on trouvera dans notre population quelques hommes de cœur pour empêcher un tel désastre, car c'en serait un véritable.

Malgré le peu d'encouragement donné à la première exposition des beaux-arts, nous espérons qu'elle ne sera pas la dernière qui sera faite ici. Au contraire, nous faisons les vœux les plus sincères pour que tous les ans nous en ayons une du même genre. Pour aider au maintien d'une exposition semblable, le gouvernement et le conseil municipal de Montréal ne devraient-ils pas prêter leur aide ? Nous pensons que oui, car c'est vraiment une œuvre nationale.

Si la France tient la tête pour les beaux-arts, en Europe, elle doit cet honneur à la protection qu'elle sait leur donner. Sans cela, elle ne serait jamais parvenue à enlever à l'Italie l'un des plus beaux joyaux de sa couronne ; et l'Italie s'est vu enlever ce beau titre par son indifférence vis-à-vis des beaux-arts.

Pourquoi le Canada, cet enfant de la France demeuré si semblable à sa mère, ne ferait-il pas la même chose en Amérique ?

Allons, que tous se tendent la main pour assurer la fondation d'un salon canadien ; que le gouvernement et le conseil municipal, si généreux pour d'autres œuvres, n'oublient pas les artistes. Pour notre part, nous serons heureux de les voir se grouper ensemble, dans la métropole mercantile du Canada, pour former une école canadienne.

*G. A. Dumont*

## CRIS ET TYPES MONTREALAIS

Prenons d'abord le chiffonnier qui s'intitule pompeusement : marchand de bric-à-brac ou de vieux fer et que vulgairement nous appelons des "ach'teurs ou vendeux d'guénilles" tout court.

Il passe dans les rues tantôt avec un sac immense sur son dos, sa romaine à la main ; quelquefois, avec une petite charrette à bras qu'il pousse avec effort devant lui ; ou bien il roule ses poches sur une voiture détraquée, tirée par une haridelle efflanquée qui a certainement dû connaître des jours meilleurs.

Quant au physique, il est plus qu'ordinairement laid.

Ses vêtements sales et vieux indiquent son commerce, et très souvent il possède une trogne qui est loin de plaider en sa faveur. Tout cela ne l'empêche pas de lancer son cri : *Bouteill' guénill-z-à-vendre.*

Tantôt c'est bref, tantôt trainard, haut, bas, éraillé, nasillard, enfin selon l'individu. Il y en a pour tous les goûts.

Quelques uns de ces marchands le modulent d'après les règles de l'art du chant, mais d'autres dédaignent cet artifice et n'emploient que le monotone.

D'ordinaire il ne se sert que de notre belle langue internationale—celle de la diplomatie s. v. p.—cependant lorsqu'ils passent dans les quartiers anglais par galanterie, par pure condescendance pour les sentiments gallophobes de nos concitoyens, ils ajoutent : *Rags and bottles to sell.* C'est là, pour eux, le sublime du savoir faire.

Quelques-uns sont d'honnêtes citoyens qui ne peuvent gagner leur vie autrement, quelques autres sont des vagabonds, des ivrognes, qui ont connu de meilleurs jours, ont même eu des positions brillantes. Le vice les a fascinés et en a fait sa proie. Maintenant ils parcourent les chemins ramassant les articles de rebus (sans calembourg).

\* \*

La belle saison va disparaître et avec elle les

cris des "vendeux d'fruitages". A l'exception toute fois du fameux père Breton, un type montrealais, qui nous chante, l'été comme l'hiver : *Des pommes, des poires.*

Mais il ne vend pas partout.

C'est un vétérans, il a ses pratiques. Le vieux renard s'est accaparé la clientèle des bureaux du centre de la ville. Ses affaires sont assez bonnes pour lui permettre de placer de l'argent en banque et même de faire crédit. Aussi quelquefois on le traîne. Après un certain temps, il s'approche doucement du débiteur, puis lui récite sans broncher, de sa voix pâteuse, son fameux distique :

*Du pauvre qui vous doit, n'augmentez pas les maux,  
Payez au père Breton le prix de ses travaux.*

Si vous ne vous rendez pas à sa poésie le premier jour, il vous le répètera chaque matin, si bien que, pour vous en débarrasser, vous le payerez. Allons, c'est assez parler d'un seul.

Donc, durant les beaux jours de l'année les échos urbains sont réveillés par : *Ah les beuluets, les beuluets, dix cents la pinte pour des beuluets du Saguenay ;* ou encore : *Les pommes, les belles pommes fameuses à quinze cents le demi quart ; plus loin, Atocas, atocas, atocas six cents la terrinée pour les atocats ;* d'un autre côté : *Ya les fraises dix cents seulement pour un cassot, trois cassots pour trente sous ;* ailleurs : *Framboises, framboises à quarante cents le sciau pour les belles grosses framboises.*

Puis vient le plus harmonieux, que l'on fait résonner comme une fanfare : *Bon blé d'inde bouilli, deux cents l'épi.*

Celui-là vaut la peine d'être entendu. C'est d'un chic...

*E. J. Massicotte*

## CORRESPONDANCES

A Monsieur le Directeur du  
MONDE ILLUSTRÉ.

Monsieur,

Un de vos collaborateurs demande une traduction pour le mot *type-writer*.

Que dirait-il de *clavigraph* ?

Du latin *clavum, clef*—d'où *clavier*.

Et du grec *graphô, j'écris* :

"Le clavier à écrire."

J'ai proposé le mot en France, où il a été bien reçu. Deux revues s'en sont déjà servies.

Très cordialement à vous,

LOUIS FRÉCHETTE.

## A PROPOS DE MACHINES A ÉCRIRE

M. J. A. Chaussé, dans un des derniers numéros du MONDE ILLUSTRÉ, parle de ces machines ou *type-writers*. Il donnait le nom de *machinégraphe* à cet instrument, si je puis me servir de ce mot instrument. Aujourd'hui, il veut bien l'appeler *mécanigraph*. En conversant avec un traducteur éminent, il me donna son opinion au sujet de ces machines. D'après lui, *graphotype* serait la traduction la plus fidèle de *type-writer*.

Il me fait plaisir de mentionner ceci aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, surtout à M. Chaussé.

E. M.

—Il faut mépriser la femme qui s'ennuie quand elle a des enfants.

—Si je fais du bien à quelqu'un, j'en suis heureux ; si je lui fais du mal, j'en ai remords et souffrance ; je n'ai pas besoin d'une autre règle de la vie.

—On est à l'abri de la ruine, quand on ne possède rien.

—Nos illusions sont de robustes plantes vivaces aux fleurs délicates et frêles : rien ne les déracine, un rien les flétrit.